



Bulletin n°22 – Janvier 2014



Chers Amis,

Depuis notre dernière assemblée générale de mi-octobre j'ai l'honneur de succéder à Tímea Gráczi-Pourtet à la présidence de notre association. Au bout de cinq années bien remplies d'activités associatives et culturelles, elle a quitté cette fonction et je tiens à la remercier pour tout son travail et son dévouement !

L'actualité de ces deux mois a été marquée tout d'abord par une conférence littéraire sur le livre « j'ai vécu si peu » journal d'Eva Heyman du ghetto de Nagyvárad à l'occasion de la parution de sa traduction française aux éditions des Syrtes, conférence organisée et animée à Ombres blanches par Yvette Goldberger et Jean-Léon Muller, qui a rencontré un vif succès.

Dans l'actualité de la vie culturelle budapestoise de cet automne, l'exposition du photographe hongrois de renommée internationale, Robert Capa s'impose comme une rétrospective incontournable de la vie et du travail de ce premier photo-reporter de guerre de la première moitié du xxème siècle. Eric Dumas l'a visitée pour nous et nous transmet sa passion dans son récit.

Le foot, toujours d'actualité, même dans une vision historique, intéresse beaucoup d'entre nous. John Pearson raconte une rencontre Angleterre-Hongrie qui a marqué le football hongrois des années 1950.

En cette fin d'année, nos enfants les plus jeunes ont eu la chance de passer une excellente après-midi en compagnie de St. Nicolas qui leur a apporté friandises, cadeaux et beaucoup de gentillesse lors de son passage à Quint-Fonsegrives. Nous étions nombreux parents et enfants à nous retrouver le temps d'un goûter accompagné de délicieux gâteaux hongrois faits maison.

Je vous souhaite une **très bonne année 2014** avec beaucoup de chaleur humaine !

Boldog és Szerencsés új évet !

Izabella Horváth

SOMMAIRE

Le mot de la Présidente	Page 1
Sommaire	Page 1
Les vendanges et les traditions	Page 2
Rencontre à Ombres Blanches	Page 3
Revue de presse	Page 4
J'ai vécu si peu	Pages 5 à 8
Robert Capa à Budapest	Pages 9 à 11
Vignette historique n° 6 : 3 Le match du siècle	Pages 12 et 13
Club lecture	Page 14
Les artistes : Vera et Pierre Székely	Page 15
Les Nyolcas au musée d'Orsay	Page 15
Recette hongroise : Csokoládés szalami	Page 16
Bulletin d'adhésion 2013-2014	Page 16



Café New-York à Pest

Comité de rédaction

Yvette Goldberger-Joselzon,
Edmonde Grutchfield, Eric Dumas

Les articles de ce bulletin sont sous la responsabilité de leurs auteurs.

A szüret és hagyományai.

Az őszi, többek között, a szüreti munkák ideje is. De a szüret már a történelmi időkben is több volt, mint munka. Fontos és nagy volt ez, nemcsak a szőlőgazdák, hanem a nép számára is, hiszen egy egész évi munka gyümölcseről volt szó.

A szőlőtermés betakarítása hivatalosan október 28-án, Simon-Júda, a szőlők védőszentjének napján kezdődik és általában kalákában végzik. Ezen a napon már kora reggeltől hangosak a szőlőföldek, -hegyek.

A szedők a nők, és a puttonyosok a férfiak, akik a gazdánál megreggeliznek, szalonnát, sonkát és kenyeret esznek, kint a földeken jókedvűen dalolnak. A gazda szereti, ha a szedők dalolnak: « amíg énekelnek, nem esznek » - mondogatják. Innen-onnan kiáltják : « Puttonyos ! Puttonyos ! » Minden puttonyos kezében ott van egy frissen vágott favessző, amelyre minden teli puttony után egy vágást faragnak. A puttonyból a szőlőt a terhesbe öntik , amely mellett ott állnak a gyerekek és csömöszölővel, 3-4 ágú karókkal zúzzák a szőlőt.

Délben a gazda ebédet ad a szüretelőeknek: gulyást vagy bablevest, töltött káposztát, juhhúsos kását, pogácsát és különböző kalácsokat tálalnak az éhes munkásoknak. Bort és pálinkát bőven lehet inni. Amikor a szüretnek vége, szekereken hazaviszik a terhest és az embereket.

Ezután kezdődik otthon a szőlő feldolgozása : darálás, áztatás, taposás, préselés ... A friss musttal is megkínálják a szüretelőket. A legények szőlőlevelekből, szőlőfürtökből koszorút készítenek a hordóra. Ez a tisztelet jele, azt jelenti, hogy a gazda jó gazda.

Este a szüretelők hazamennek, megmosakodnak, átöltöznek, majd visszamennek a gazdához, ahol már terített asztal várja őket. Birka- vagy marhapörkölt a vacsora. A vacsora után hamarosan megkezdődik a zene és a táncmultság, a szüreti bál.

Vannak az országnak olyan tájai, ahol szüreti felvonulást is rendeznek.

Les vendanges et leurs traditions.

L'automne, c'est aussi le temps des vendanges. Autrefois, comme aujourd'hui, elles demandaient une grosse somme de travail, non seulement aux viticulteurs, mais aussi à la population elle-même : il s'agissait du fruit du travail de toute une année.

La « cueillette » du raisin commence officiellement le 28 octobre, le jour du saint patron des vigneron, Simon-Jude, et s'arrête généralement à Kalakaba. Ce jour-là, dès le matin, très tôt, la campagne et les alentours retentissent de bruits.

Les travailleurs : les cueilleuses et les porteurs, déjeunent chez le viticulteur et mangent du lard, du jambon et du pain, dans les vignes et de bonne humeur. Le viticulteur aime entendre chanter, « Tant qu'ils chantent, ils ne mangent pas », se dit-il. De ci de là, on crie « Puttonyos ! Puttonyos ! » (« Porteurs ! Porteurs ! »). Tous les porteurs sont là tenant à la main une baguette de bois fraîchement coupée, sur laquelle ils font une entaille après chaque panier plein. Ils versent le raisin dans la comporte, près de laquelle on voit des enfants écraser le raisin avec des bâtons à 3 ou 4 branches.

A midi le viticulteur offre un déjeuner aux vendangeurs : on sert de la gulyas ou de la soupe de haricots, du chou farci, du millet à la viande de mouton, des pogacsas et divers gâteaux roulés aux travailleurs affamés. Ils peuvent boire à volonté du vin et de la palinka. Quand la cueillette est terminée, on ramène la comporte et tout le monde en charrette.

Ensuite on commence le travail du raisin : broyage, foulage, pressage. Avec le jus de raisin frais, on fait goûter la vendange. Les jeunes gens tressent des couronnes avec des feuilles de vigne et des rafles, qu'ils placent sur les tonneaux. C'est à cette marque de considération qu'on reconnaît qu'un viticulteur est un bon viticulteur.

Le soir les vendangeurs rentrent chez eux, se lavent, se changent et reviennent chez le viticulteur où la table déjà mise les attend. Il y a au dîner du pörkölt de mouton ou de bœuf. Après le dîner, la musique, la fête, le bal des vendanges commencent.

Il y a des régions où on organise aussi des défilés des vendanges.



9 novembre 2013

Ce soir je vais à la rencontre organisée conjointement par Ombres Blanches et l'AFH-MP. Il pleut, il fait froid, le titre de la conférence est plutôt triste : *J'ai vécu si peu*. Tout est réuni pour finalement rester à la maison ; pourtant je prends la route touchée par l'histoire de cette jeune fille, presque du même âge que la mienne.

La salle de la librairie est pleine : amis, membres de l'association et le public venus écouter Jean-Léon Muller, qui a traduit le journal d'Éva Heyman aux Editions des Syrtes, et Yvette Goldberger-Joselson. Après qu'elle ait présenté Jean-Léon Muller, traducteur littéraire de hongrois et d'allemand, chercheur au CEEM, tous deux ont exposé les moments essentiels de l'histoire d'Éva.

Il prend la parole et nous partons pour la Transylvanie. Entre 1938 et 1940 la Hongrie récupère une partie de ses territoires perdus en 1918, notamment la Transylvanie du Nord pendant l'été 1940 (deuxième arbitrage de Vienne). Ce « retour » à la « Mère Patrie » donne le cadre de l'histoire d'Éva, petite fille juive et de la famille Rácz. Petit à petit on fait connaissance avec tous les membres de la famille : Ági, la mère, son papa, oncle Béla, grand-père et grand-mère Rácz, Juszti et Mariska et tout ce petit monde gravite autour d'Éva, leur soleil.

Éva est fille unique, mais soucieuse des autres, belle, bonne élève a très envie de comprendre les « grands ». Elle sait ce qu'elle veut faire plus tard : « devenir photo-reporter et se marier avec un Anglais, un aryen... Ce sera toujours bien d'être aryen. »

On est avec elle dans son quotidien qui est rythmé d'une part par les lois juives de plus en plus inhumaines et de l'autre côté son envie de découvrir, ressentir des choses, comme l'amour par exemple pour le beau Pista Vadas.

Jean-Léon Muller avec sa voix posée narre l'histoire de cette petite fille, sa famille et de milliers d'autres personnes de la ville de Nagyvárad (Oradea) pendant cette période sombre de l'histoire. Il nous expose les faits pour comprendre le déroulement des événements subit par la communauté juive en Hongrie et en Transylvanie.

L'amiral Horthy devient le régent de la Hongrie en 1920 et installe un régime autoritaire qui s'inspire beaucoup du fascisme italien, avec pour différence l'antisémitisme, quasi absent en Italie. Les premières mesures prises dès 1920 instaurent un *numerus clausus* (loi XXV.) limitant les nombres de juifs pouvant entrer à l'université et les exclure de certaines

fonctions, et à partir de 1938 sous l'influence de l'Allemagne nazie restreignant le nombre de juifs dans certaines professions, dans l'administration et le commerce.

La famille d'Éva subit de plein fouet toute cette violence faite aux juifs (humiliations, spoliations, privations) jusqu'à la rafle (avec l'aide de la gendarmerie hongroise) qui commence en mai 1944 presque en même temps qu'à Budapest, suivie par la déportation vers les camps d'extermination en Pologne.

J'ai écouté les extraits lus en hongrois et en français, de son « petit journal » comme elle l'appelle et je crois que ça ira pour Éva, Ági, Pista Vadas et les autres... je veux y croire !!! Puis je comprends que cette petite fille est plus forte que les nazis, les gendarmes, les politiques ou même l'histoire puisque elle, elle AIME la vie !!! « Mais je ne veux pas mourir, mon petit Journal ! Je veux vivre, même si je dois être la seule à rester ici ! »

À la fin de la conférence je reprends la route sous la pluie et dans le froid, mais grâce à cette petite fille mes yeux voient les choses différemment.

Timea Pourtet-Grazki



ombres blanches
www.ombres-blanches.fr

samedi 9 novembre à 17h30

Rencontre avec
Jean-Léon Muller

Autour du livre
d'Éva Heyman
J'ai vécu si peu
Journal du ghetto d'Oradea
(Editions des Syrtes)

Débat animé par Yvette Goldberger et organisé en lien avec l'Association Franco-Hongroise de Midi-Pyrénées

Budget européen : le gouvernement hongrois très satisfait du Budget

La Hongrie sera l'un des grands gagnants du budget de l'Union Européenne 2014-20 approuvé par le Parlement européen s'est félicité le Ministère des Affaires étrangères. La Hongrie pourrait recevoir jusqu'à 35 milliards € de fonds de développement et de fonds agricoles au cours des sept années à venir. Sur une base par habitant, ce budget place la Hongrie en deuxième position la plus favorable parmi les 28 pays de l'UE.

Posté par hu lala • 21 novembre 2013



Hongrie : "Le parti tsigane entre en scène"

"Le Parti tsigane de Hongrie (Magyarországi Cigány Párt, MCP), qui revendique 5 000 membres, a décidé de présenter des candidats dans toutes les circonscriptions lors des élections législatives de 2014, annonce [Népszabadság](#). Cité par le quotidien, le MCP explique qu'il ne fera aucune alliance car *"il est le temps que les Tsiganes se rendent compte qu'ils n'appartiennent ni à la droite, ni à la gauche, parce que personne ne veut de nous, les Tsiganes"*

Publié par Mardis hongrois de Paris



Malgré son nom, le parti veut représenter tous les pauvres hongrois car "aujourd'hui, aux yeux du pouvoir, tout ce qui est pauvre est Tsigane."

29 novembre 2013 Presseurop Népszabadság



En Hongrie, le joug sans fin

"La Hongrie du nationaliste conservateur Viktor Orban est en train d'inventer la "démocratie affective" : une façon inédite – en tout cas au sein de l'Union européenne – de forcer la main au Parlement au gré des besoins du pouvoir et en jouant sur les passions populaires.

Adoptée à Budapest dans la nuit du 11 au 12 novembre, la nouvelle loi instaurant la détention provisoire illimitée, pour des personnes qui encourent quinze ans de réclusion ou plus, est un bon exemple de cette méthode à la hussarde. L'opinion hongroise s'était émue de l'évasion de deux membres d'un gang, soupçonnés de meurtres et de vols. La durée de l'instruction de leur affaire ayant dépassé la limite de la détention provisoire, alors fixée à quatre ans, ils avaient été placés, au mois d'avril, en résidence surveillée en Hongrie, mais avaient réussi à s'échapper, avant d'être repris en Suisse, début octobre."

Publié par Mardis hongrois de Paris



Hongrie - Salon International de l'Education les 16-17-18 janvier 2014 à Budapest

"Dans le cadre de la promotion de l'enseignement supérieur français et de la présence économique française en Hongrie auprès des étudiants et jeunes chercheurs hongrois, la Chambre de Commerce et d'Industrie Franco-Hongroise en coopération avec le Service de Coopération et d'Action Culturelle (SCAC) de l'Ambassade de France en Hongrie et l'Agence Campus France vous proposent d'être présent au salon international de l'éducation « EDUCATIO-2014 ».

Un espace dédié aux études en France, nommé « Pavillon France » regroupera une dizaine d'universités et écoles françaises ainsi que des entreprises souhaitant nouer des contacts avec les jeunes étudiants et diplômés hongrois.

Date : 16, 17 et 18 janvier 2014, 10h-17h

Lieu : Papp László Budapest Sportaréna (1143 Budapest, Stefánia út 2.)"

Publié par Mardis hongrois de Paris

« J'ai vécu si peu »

Le journal d'Éva Heyman

« Cette fillette, avec son minois de fée rond comme une pomme, sa curiosité insatiable, son ambition, sa vanité, ses yeux brillants pleins de vie, fallait-il qu'elle reste avec nous, qu'elle meure avec nous ?... » Béla Zsolt¹

« Je gagnerai ma vie en étant photoreporter [...] et je me marierai avec un Anglais, un aryen. » Éva Heyman, 13 ans

En éditant pour la première fois en français le Journal d'Éva Heyman, sous le titre « J'ai vécu si peu »², en mai 2013, les Editions des Syrtes nous replongent dans les années tragiques de l'Holocauste en Hongrie, plus particulièrement à Nagyvárad (actuellement Oradea, Roumanie) en Transylvanie du Nord. Cette publication, avec la traduction fidèle de Jean-Léon Muller, se révèle indispensable. Il faut surmonter le premier moment d'appréhension et pénétrer dans ce petit livre à travers le regard intelligent et sensible de cette jeune adolescente de 13 ans, passée sans transition de sa vie de petite fille choyée et heureuse malgré le divorce précoce de ses parents, à l'asservissement progressif puis implacable qu'elle a dû subir avec ses proches sous le joug des lois anti-juives³. Elle est enfermée le 5 mai 1944 dans le ghetto particulièrement inhumain de la ville et arrive le 6 juin à Auschwitz (jour du débarquement en Normandie !) où elle meurt, gazée, le 17 octobre.

Mais grâce à son journal, son double précieux qu'elle est parvenue à sauver, arrive jusqu'à nous, près de soixante-dix ans plus tard, la petite voix, touchante, bouleversante d'Éva qui, par son farouche désir de vivre, sa précocité étonnante mêlée de candeur naïve, rend toujours plus incompréhensible et plus insupportable la férocité des bourreaux.

Dès la première page, le 13 février 1944, jour de ses 13 ans, on devient aussitôt l'ami indéfectible d'Éva. Très vite on est pris par cette lecture poignante, qui s'avère essentielle et salutaire. D'une part, c'est un témoignage exceptionnel sur la vie quotidienne d'une famille hongroise, juive, bourgeoise et intellectuelle, dans cette Transylvanie rattachée à la Roumanie en 1920 par le Traité de Trianon et redevenue hongroise par le deuxième arbitrage de Vienne en 1940⁴. C'est aussi un véritable document historique, remarquablement renseigné et précis : l'excellente élève qu'était Éva, inscrit au jour le jour l'histoire de sa famille et de ses proches dans l'Histoire de la Hongrie, citant les noms des responsables politiques, ainsi que les lois et les mesures qu'on leur fait subir. Elle dénonce avec précision la manière dont l'administration hongroise a cruellement et inexorablement broyé leurs vies.

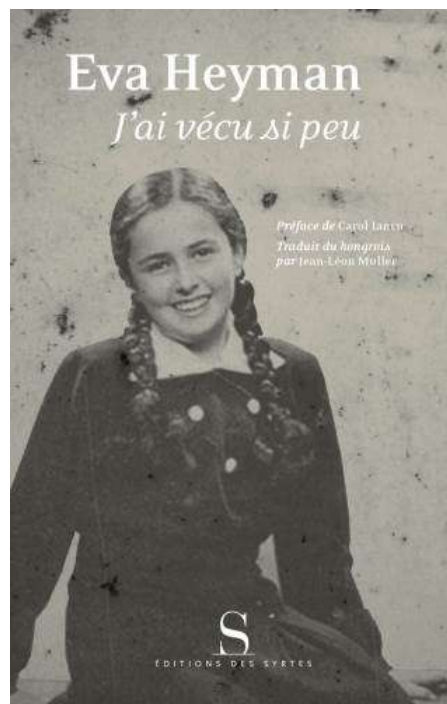
Cette lecture est salutaire avant tout parce que ce document-témoignage nous est livré par une enfant qui, dans ce monde où l'horreur chaque jour devient plus précise, tient tête, résiste malgré ses peurs et ses angoisses, refuse de renoncer à ses rêves. Éclairée par ses parents, elle garde intactes sa lucidité et ses capacités d'analyse, et nous communique à travers son « petit Journal » (« kis Naplóm » comme elle l'appelle affectueusement), sa passion de la vie.

¹ *Neuf valises*, éd. Seuil, Paris, 2010. B. Zsolt (1895-1949), beau-père d'Éva, était écrivain, journaliste, prisonnier aussi du ghetto de Nagyvárad dont il a été sauvé (voir p.272 à 291).

² *J'ai vécu si peu*, Éva Heyman, éd. des Syrtes, Genève, 2013, traduit du hongrois par Jean-Léon Muller.

³ Dès 1920 le gouvernement de Horthy promulgue la *numerus clausus*, loi antisémite discriminatoire limitant l'accès des Juifs à l'Université. Puis en 1938, 39 et 40, lois ségrégatives privant sauvagement les Juifs de tous leurs droits et de leurs biens, jusqu'à rendre possible leur extermination programmée. Voir *Histoire de la Hongrie* de Miklós Molnár, éd. Perrin, Paris, 2004 et *Hongrois et Juifs* de François Fejtő, éd. Balland, Paris, 1997, pour les références historiques.

⁴ Imposé par la Hongrie et l'Allemagne.



Éva lui confie ses espoirs, ses préoccupations, centrées dès le début sur sa mère (qu'elle appelle par son prénom, Ági), auprès de laquelle elle cherche sa place, et qui reste sa référence principale tout au long de son journal : « 14 mars 1944 : *Je pense que c'est oncle Béla qu'elle aime le plus au monde, ensuite il y a moi et puis grand père [...] Je ne comprends pas bien comment fonctionne son cœur, mais je pense que j'ai raison de croire que lui aussi a un ordre.* » La scolarité reste aussi un enjeu : « *j'ai été très occupée à l'école, car Anni m'avait dépassée, et même si c'est ma meilleure amie, je ne peux pas le permettre.* »

Son écriture est spontanée, vivace et percutante, mais c'est aussi avec pudeur et délicatesse qu'elle décrit et analyse la famille, les amis, les premiers émois amoureux. Elle s'éveille à la vie d'adolescente, et ne se cache pas d'écouter aux portes quand sa mère reçoit ses amies ! Mais ses pensées et même ses joies sont parasitées par les « lois juives » qu'elle connaît sur le bout du doigt : « *Pourvu que nous survivions à la guerre et grand-père dirigera de nouveau sa pharmacie. Il était président des pharmaciens d'Oradea, mais il a aussi fallu le remplacer à ce poste parce qu'il était juif.* » Elle entend et écoute les conversations



Ágnes et Béla Zsolt, avant 1940

des adultes, et fait sienne leurs opinions, leur révolte, leurs angoisses, puis, plus tard, leur terreur, mais aussi leur dignité et leur courage. Comme tous les enfants, elle intériorise la douleur des siens, celle de sa mère, les larmes de son grand-père qu'elle n'avait jamais vu pleurer :

« 19 mars 1944 : *C'est toi le plus heureux, mon petit Journal, car tu ne peux pas ressentir et d'ailleurs tu ne sais rien du grand malheur qui nous est arrivé. Les Allemands ont occupé la Hongrie ! [...] Ági voulait qu'oncle Béla et Sándor s'enfuient en Roumanie dès cette nuit [...] Ceux qui sont ainsi forcés de quitter leur patrie sont ce qu'on appelle des émigrés. Et ce n'est vraiment pas drôle d'être émigrant. On a tout le temps le mal du pays et on reste toujours un étranger.* » Elle reprend souvent à son compte les paroles des adultes qu'elle respecte, comme sa mère, Juszti la gouvernante, son grand-père et surtout son beau-père, l'écrivain engagé Béla Zsolt, mais elle les passe au crible de son propre jugement, et nous saisit par la pertinence et la profondeur de ses propos.

« 28 mars 1944 : *Ce soir nous avons appris à la radio que tous les romans d'oncle Béla vont être mis dans un endroit appelé "pilon" et plus personne n'aura le droit de les lire car ce sont des textes nuisibles. Ce ne sont pas seulement ses livres mais aussi ceux d'autres écrivains qui seraient dangereux. Par exemple, ceux de Ferenc Molnár, dont j'ai déjà lu*

Les Gars de la rue Paul⁵. *Je ne comprends vraiment pas ce qu'il y a de dangereux dans ce roman. J'ai tellement pleuré quand le petit Nemeček meurt à la fin de l'histoire. Je pleure toujours quand je lis que quelqu'un va mourir. Moi je ne veux pas mourir, j'ai vécu si peu !* »

Par ces paroles limpides et émouvantes, par sa naïveté encore marquée par l'enfance, qui lui fait prendre à la lettre les prétextes avancés par l'administration hongroise ralliée aux nazis, pour mettre au pilori les œuvres des écrivains juifs et progressistes, elle incarne le contrepoint même de la monstruosité qui va la détruire. Elle ne comprend pas, et comment comprendrait-elle ? Elle cherche une explication logique là où elle ne peut pas en trouver, car elle ne peut même pas imaginer que cet ennemi-là relève d'une tout autre logique qui vise son anéantissement ainsi que celui de ses proches. Cependant elle y associe spontanément la mort, la mort qui est déjà là dans les livres pour enfants, et qui fait pleurer quand on l'imagine. Mais c'est une tout autre mort dont elle perçoit l'approche réelle, avec l'effroi de l'incompréhension, et contre laquelle elle se révolte, résiste, et restera, jusqu'au bout, insoumise.

Le 29 mars, comme en dernier recours, elle adresse à Dieu ces paroles bouleversantes : « *Mon Dieu, je t'en supplie, ne nous laisse pas mourir et fais que Juszti revienne à la maison ! Dis-moi que c'était seulement un hasard. Que tu ne faisais pas bien attention quand ils ont tué Márta. Mais maintenant, s'il te plaît, fais bien attention à nous !* »

Sa bicyclette rouge, à jamais associée à son amie Márta, s'inscrit dans son histoire de façon emblématique. « 14 février 1944 : *J'aime rouler à bicyclette et la mienne est déjà une vraie, pas un vélo d'enfant. Si seulement je ne pensais pas toujours à Márta à chaque fois que je la regarde*⁶ [...] *La bicyclette*

⁵ Livre de Poche Jeunesse, traduit du hongrois par A.Adorjan et L.Gara, Paris, 2007, (réédition).

⁶ Marta Münczer sa meilleure amie, qui avait la même bicyclette rouge, a été déportée avec ses parents en tant que « Juifs étrangers » en 1941, par l'Office du contrôle des étrangers mis en place par le gouvernement de Horthy.

de Márta est restée à côté de la mienne, sous le porche. Nous n'avons pas osé la rapporter à sa grand-mère. A chaque fois qu'elle voit nos deux vélos rouges, Ági éclate en sanglots... ».

« 7 avril 1944 : Aujourd'hui ils ont emporté ma bicyclette et j'ai presque fait une grosse bêtise [...]. Je me suis jetée par terre et je me suis agrippée à la roue en leur criant toutes sortes de choses : Vous n'avez pas honte de prendre son vélo à un enfant ? C'est du vol ! Nous avons économisé un an et demi pour l'acheter. Nous avons vendu l'ancien vélo, la table à langer et le vieux manteau d'hiver de grand-père. Grand-mère, Juszti, Ági, oncle Béla, grand-mère Lujza et papa avaient tous participé [...] Je suis allée la chercher au magasin et je l'ai ramenée à la maison sans m'asseoir dessus, comme s'il s'agissait d'un beau grand chien. Dès le début j'ai adoré cette bicyclette. Je l'ai surnommée Vendredi. J'ai emprunté ce nom à Robinson Crusoe, mais il lui va vraiment très bien. D'abord je l'ai eue un vendredi et puis Vendredi est le symbole de la fidélité. La « bicyclette Vendredi » ne pouvait qu'être fidèle à son « Éva Robinson ». Aussi meurtrie soit-elle, Éva ne veut céder sur rien, et même si la sauvagerie et le non-sens imposent leur loi, elle ne se pose jamais en victime, elle gardera en permanence sa dignité face aux persécuteurs.

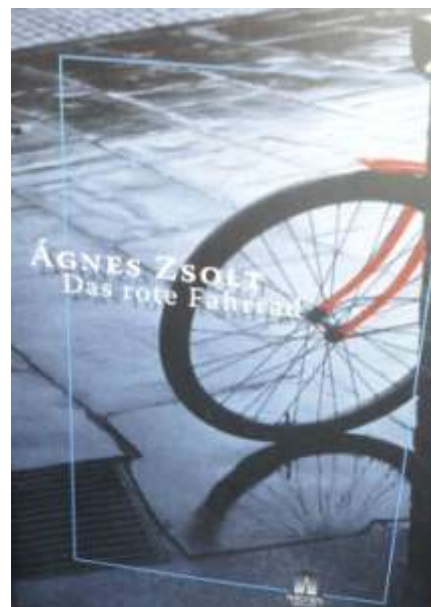
Le 5 mai, dans le ghetto où ils sont désormais enfermés, elle écrit : « Nous avons attendu trois jours qu'on vienne nous chercher [...]. Il y avait un tel silence chez nous, mon petit Journal, même Mandi ne chantait plus. Ce n'était pas le calme habituel de la nuit, mais un silence que je n'aurais jamais cru possible [...]. Ensuite, tout s'est déroulé comme dans un film... ». Et lorsqu'un des policiers a exigé, malgré les supplications de sa mère, la chaîne en or qu'elle portait au cou, où était attachée la clé de son Journal, « c'est alors moi qui lui ai donné ma chaînette. J'ai trouvé un joli ruban de velours [...] et j'ai demandé au policier : Monsieur l'agent, les rubans de velours sont-ils autorisés au ghetto ? Le policier m'a répondu que oui... ».

Le monde s'écroule, mais Éva n'est jamais dans la plainte. Malgré toutes les pertes, les humiliations, les souffrances, au fond du désespoir, c'est la pensée et la dignité qu'elle oppose à ceux qui les écrasent, sur le modèle de ses parents mais aussi du petit Nemecek, son héros chétif et si noblement courageux des *Gars de la rue Paul*. Elle garde sa volonté, son désir de vivre à tout prix, et continue de porter témoignage.

Éva rapporte chaque parole, d'encouragement ou de désespoir. Chaque fait, chaque acte, chaque mot s'inscrit en elle, et résolument, elle les transmet : « 18 mai 1944 : Vois-tu, mon petit Journal, à l'école, jamais je n'aurais pu mettre par écrit avec autant de précision ce que le professeur disait. Ági m'a souvent répété que si je prêtais plus d'attention et que je notais mieux ses explications, j'aurais moins à travailler à la maison. Cette fois je pense avoir écrit mot pour mot ce que j'ai entendu cette nuit ».

Après un rêve glaçant et prémonitoire où elle subit le sort de Márta, et alors que les choses empirent au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer, elle se débat contre la mort atroce qu'elle sent approcher : « 30 mai 1944 : Je ne veux pas mourir, mon petit Journal ! Je veux vivre, même si je dois être la seule à rester ici ». Comment comprendre qu'elle, si jeune, ait ainsi le sang-froid et la capacité de rendre compte de leurs souffrances, de cruautés telles que même le « "petit gendarme" [...] voulait démissionner de la gendarmerie et avait perdu le sommeil parce que ce qu'il avait vu était vraiment trop inhumain » : Éva pressent qu'elle va mourir comme Márta, ou en tous cas qu'elle en court grandement le risque. Écrire s'impose ainsi pour elle comme une mission, une nécessité : son petit Journal, son alter ego, devient peu à peu véritablement le support de son être. Elle le sauvera de la destruction en faisant le sacrifice de s'en séparer (ce que sa famille - cédant devant les crises nerveuses incontrôlables de sa grand-mère - n'a pas pu réaliser vis-à-vis d'elle). Éva le remet clandestinement à Mariska, la cuisinière dévouée, trois jours avant de monter dans le wagon pour Auschwitz.

Mais ce journal est plus encore. Sa lecture attentive nous donne l'explication de la qualité et de la hardiesse de son écriture : nous découvrons là l'extraordinaire reportage d'une enfant devenue presque adulte en trois mois, qui sait que le temps se rétrécit pour elle, et qui réalise son avenir au présent. C'est l'œuvre condensée d'une vie, la concrétisation du rêve de cette petite fille qui commence son journal tout neuf par ces mots : « 13 février 1944. Je viens d'avoir 13 ans. Je suis née un vendredi 13. Ági est très

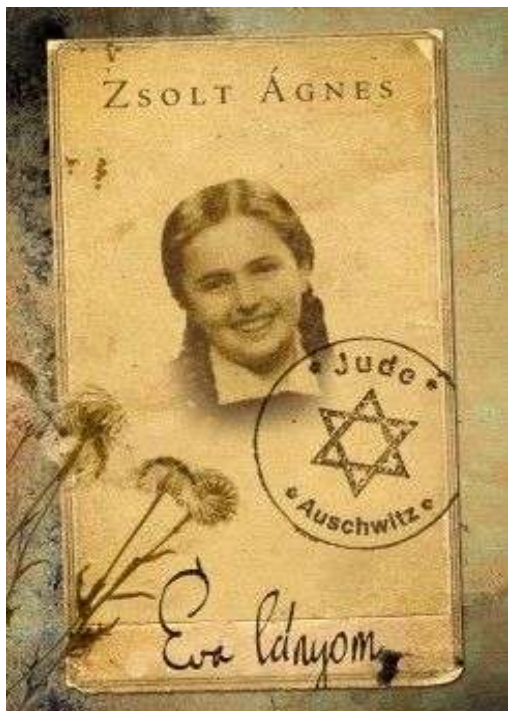


Couverture de l'édition allemande :
'La Bicyclette rouge'

superstitieuse [...] et c'est le premier anniversaire où elle ne sera pas là [...] Grand-mère dit toujours qu'Ági n'aime personne d'autre qu'oncle Béla, [...] je ne la crois pas [...] elle m'aime aujourd'hui, surtout depuis que je lui ai promis de devenir photoreporter et de me marier avec un Anglais, un aryen. » Cette première phrase prend rétrospectivement tout son sens et éclaire, à son insu, le journal d'Éva : avec détermination, elle consigne événements, pensées, émotions, et en constitue un remarquable document, un

impressionnant reportage. La promesse faite à sa mère, elle la tient jusqu'au bout et veille à ne jamais démeriter à ses yeux. Le reportage sera à la hauteur de l'amour qu'inconsciemment elle attend en retour. Les gendarmes l'ont privée de son appareil photo, mais ils n'ont pas pu lui prendre son talent de reporter. C'est dans l'acte d'écrire qu'elle va l'exercer jusqu'au dernier moment en dédiant implicitement son journal à sa mère, évoquée à chaque page. Ági a compris le message. Séparée malgré elle de sa fille, dévastée par la catastrophe de sa perte et sauvée presque malgré elle de l'extermination, elle répond à Éva en lui donnant cette ultime preuve d'amour : sous son nom, Zsolt Ágnes, elle publie en 1948 le petit Journal, lui adjoint une préface sobre et déchirante, et lui donne pour titre : « Ma fille Éva » reprenant ainsi symboliquement sa fille en son sein⁷. Ági se suicidera en 1951, deux ans après la mort de Béla, après avoir vainement essayé de vivre⁸.

Yvette Goldberger-Joselzon



Couverture de l'édition hongroise 2011

Le nom d'Éva Heyman a été donné au Centre de recherche de l'histoire des Juifs à l'université d'Oradea en février 2012.



Nagyvárad / Oradea
vers 1940

⁷ Zsolt Ágnes (1912-1951), *Éva lányom*, Század Kiado, Budapest 2011 (réédition).

L'éventualité parfois évoquée qu'Ágnes aurait peut-être supprimé certains passages du Journal avant de le publier cadre peu avec sa cohérence globale et ne change rien à mon interprétation.

⁸ Voir la postface à l'édition allemande de Gábor Murányi, *Das Rote Fahrrad*, Nischen-Verlag, Vienne 2012. (Référence communiquée par Jean-Léon Muller).

Robert Capa à Budapest

« Il me semble vraiment que Capa a prouvé sans le moindre doute que l'appareil photo n'est pas forcément un froid ustensile mécanique. Comme le stylo, il vaut ce que vaut son utilisateur. Il peut être le prolongement de l'esprit et du cœur. » John Steinbeck.

La photographie doit beaucoup à de grands noms hongrois, et pour n'en citer que quelques-uns : André Kertész, Laszlo Moholy-Nagy, Laszlo Elkan plus connu sous le nom de Lucien Hervé, Martin Munkacsi, Brassai et... Robert Capa. Le Musée national hongrois de Budapest célèbre en ce moment et jusqu'au 12 janvier 2014, par une très belle exposition, le 100^{ième} anniversaire de la naissance du non moins célèbre photographe Robert Capa.

Mais qui était Robert Capa ?

Il s'appelle en réalité André Friedmann, fils d'un petit tailleur juif de

Budapest. L'adolescent comprend très vite que le régime autoritaire, nationaliste et antisémite hongrois de Horthy, n'ira pas trop dans son sens. C'est aussi l'époque de l'éveil politique dans une période tourmentée, qui va le devenir plus encore.

En 1931, à 18 ans, le jeune André, pas encore Robert Capa, quitte Budapest pour Berlin, tenté par le journalisme et les études politiques. C'est le photo-journalisme qui va s'imposer à lui comme une synthèse évidente.

L'Europe gronde de plus en plus et la situation en Allemagne devient de plus en plus chaotique. André est déjà devenu un témoin engagé et se trouve dans l'urgence de gagner sa vie. L'apparition technique d'appareils photo légers lumineux et rapides ouvre de nouveaux horizons pour la photographie de reportage, conjuguée à la très forte demande visuelle de la presse illustrée, vont décider le jeune André à franchir le pas.

Fuyant l'Allemagne nazie, pour Paris, André Friedmann invente alors Robert Capa, cela sonne bien, et surtout ça lui permet de vendre beaucoup mieux ses photos et ce, sans trop de problèmes.



Puis viendra le temps de l'engagement véritable, d'abord pour la république espagnole avec la célèbre photo du soldat républicain, fauché en plein élan par une balle à l'instant même où le cliché est pris.

Mythe ou réalité ? Une polémique éclatera ...certains dissertent mais la légende Capa est déjà en route, celle du photographe au cœur même de la bataille et au plus près de l'action. Avec cette photo, la devise de Capa s'éclaire : « Si votre photo n'est pas bonne, c'est que vous n'êtes pas assez près ! »



Photo : Eric Dumas novembre 2013

Quelques années plus tard, Capa pourra, s'il en était besoin, faire taire toutes les critiques en étant le seul photographe ayant débarqué avec la 1^{ère} vague sur les plages normandes d'Omaha Beach, au petit matin de ce 6 juin 1944 !

Ces photos resteront dans l'histoire, pour l'anecdote le laborantin chargé de développer les films, dans la précipitation, voulant accélérer le processus de séchage fera par une température

prolongée et trop élevée, fondre l'émulsion, ainsi beaucoup de photos de Capa seront perdues, celles qui resteront auront par cet accident un flouté inimitable donnant l'impression d'un mouvement au sein même de l'image !



Robert Capa photo-reporter de guerre c'est un immense courage qu'il faut saluer, de la guerre d'Espagne à celle d'Indochine, il aura été de tous les conflits (création de l'état d'Israël compris). Ses écrits et ses amis décrivent un homme tenté par le goût du risque, du pari et du jeu. Il est vrai que l'homme apparaît comme joueur, séducteur et fêtard, n'engendrant point la mélancolie. Sa vie est un roman, Il aura comme partenaires de ses virées des gens comme John Huston, Howard Hawks, Gene Kelly, mais aussi des écrivains célèbres tels Ernest Hemingway, John Steinbeck, des amis parmi les peintres Pablo Picasso et Henri Matisse. On ne compte pas non plus ses nombreuses conquêtes, de Gerda Taro, célèbre reporter cinéaste pendant la guerre d'Espagne dont il ne se remettra jamais vraiment de la tragique disparition au cours du conflit, à la très en vue Ingrid Bergman, et Vivien Leigh...

Robert Capa, fut aussi le cofondateur de la célèbre agence photo « Magnum », fondée en 1947, et qui

reste le must en matière de photographie. Dans son idée originale, l'agence entendait défendre les photographes en tant qu'auteurs, respect de la forme et du fond (cadrage, légende, rétribution

...). L'agence Magnum, marquée par une inspiration humaniste existe toujours, ses membres photographes se cooptent entre eux, proposant en principe, un univers visuel identifiable et cohérent.

Les photos de Robert Capa, sont dignes, pas morbides, elles montrent l'humain dans la souffrance et la tragédie. Sans doute Capa a-t-il été sensible à ce déracinement que constitue l'exil lui rappelant probablement le sien. Il n'y a pas trop de violence dans ses images, mais de la tristesse et de la beauté, et de la beauté dans la tristesse. Ses images d'enfants seuls, oubliés ou orphelins ont, je trouve, une force et une émotion incroyable.

« la guerre ressemble à une actrice vieillissante : elle devient de moins en moins photogénique et de plus en plus dangereuse ».

Robert Capa, Life 1944.

Difficile aujourd'hui de ne pas penser à Capa quand on parle, de photographe de guerre, il reste « la référence » comme « un père spirituel » pour tous les autres.

Il aura su par ses photos qui demeurent, montrer la dignité de l'homme dans la souffrance et dans les épreuves, guerres, exils, déracinements, mais aussi il aura su et c'est moins connu, par d'autres photos pleines de charme, d'humour et d'ironie, célébrer la vie. Il y aurait comme une sorte de vitalisme dans la posture du hongrois :

Une quête effrénée de la vie...

La sienne s'est tristement interrompue sur une mine au bord d'une route, c'était en Indochine dans l'actuel Vietnam le 25 mai 1954, Robert Capa avait tout juste 40 ans.

« Durant son bref passage sur cette terre, il a beaucoup vécu et beaucoup aimé...,

Ce qu'il a laissé derrière lui c'est l'histoire de ce voyage unique et un témoignage visuel qui proclame sa foi intime dans la capacité du genre humain à endurer la souffrance et parfois à en triompher ».

Cornell Capa, frère de Robert Capa,
1999

Le photographe toulousain Jean Dieuzaide, raconte l'immense regret de n'avoir pu rencontrer mais seulement apercevoir, en cette fin août 1944, place St Etienne, à Toulouse...Robert Capa. Le toulousain lui rendra hommage quelques décennies plus tard par une superbe exposition en avril 1987, au Château d'eau.

Eric Dumas



Photographie de Ruth Orkin.

Hat - Három: éclosion, triomphe, déclin et renaissance discrète du football hongrois

Oroszlánvadászat után



– Lesz otthon mivel játszaniok a gyerekeknek!

sont partis (battus) sept un'.

Replaçons ces fameux et surprenants résultats dans un contexte historique élargi.

En Hongrie le football s'est développé relativement tôt: l'association hongroise de football est fondée déjà en 1901, bien que le conseil municipal de Budapest eût, un an auparavant, évoqué la possibilité d'interdire ce sport à cause de sa prétendue dangerosité. Sous la double monarchie coexistaient, dès l'origine, deux associations distinctes, autrichienne et hongroise ; la rencontre de 1902 à Vienne entre les deux équipes (Autriche 5, Hongrie 0) est le tout premier match international entre deux pays européens non-britanniques. Parmi les résultats quelque peu étonnants de cette époque lointaine, on peut citer une victoire hongroise 12 - 0 contre l'empire russe en 1902, deux défaites 7 - 0 contre les Anglais en 1908 et 1912, et une victoire 13 - 1 contre la France en 1927. En marge de ces résultats exceptionnels, les progrès d'ensemble permirent à l'équipe hongroise dans les années trente de tenir une position très honorable au niveau international.

La toute première Coupe du monde de football de la FIFA a lieu en Uruguay en 1930 - en l'absence de l'équipe hongroise, incapable probablement de payer le déplacement. Mais la Hongrie est présente lors de la suivante, en Italie, en 1934, progressant jusqu'aux quarts de finale, où elle est battue par l'Autriche. En 1938, en France, la Hongrie accède à la finale au Stade Colombes, qu'elle perd 4 - 2 contre l'Italie.

La fin de la 2^{ème} guerre mondiale et l'imposition du régime communiste ont créé les conditions favorables dans lesquelles s'est forgé le fameux 'onze d'or' (arany csapat : 'l'équipe en or') des années cinquante, une des meilleures au monde. En 1949, le gouvernement étatisait autoritairement l'équipe de Kispest, une des meilleures en Hongrie, pour en faire l'équipe officielle de l'armée - Honvéd - avec la possibilité d'y intégrer par conscription n'importe quel bon joueur. Ceci entre autre permet à la plupart des joueurs de l'équipe nationale de jouer régulièrement ensemble, et pas seulement lors des rencontres internationales. Les autorités attachent à l'époque une importance politique primordiale à la réussite sportive, dans toutes les disciplines, et y consacrent des ressources importantes. En contrepartie, le sport offre à ses meilleurs adeptes une chance de gloire ou du moins la possibilité de voyager à l'étranger et d'échapper un temps aux affres d'une Hongrie soumise au joug de Rákosi.

En 1952, la Hongrie gagne la médaille d'or du football aux Jeux Olympiques d'Helsinki (et 15 autres médailles d'or dans divers sports). Ce succès reflète la nouvelle approche technique et tactique du jeu de l'entraîneur Gusztáv Sebes (communiste convaincu) préconisant, ce qui préfigure le football moderne, une plus grande mobilité des joueurs, des changements rapides et imprévisibles de position, un jeu fluide, une très grande condition physique, bref, le 'football total'... Avec, comme résultat déjà mentionné, l'humiliation infligée aux Anglais, en 1953-1954. On reconnaissait en Angleterre que c'étaient chevaux de trait contre chevaux de course, et que les Hongrois ('équipe la plus brillante à avoir jamais visité le Royaume-Uni')

semblaient venir d'une autre planète. (L'Angleterre a si bien retenu la leçon et modernisé son propre jeu qu'elle a pu remporter la Coupe du monde en 1966, sur ce même stade de Wembley).

De mai 1950 à février 1956, l'équipe hongroise remporte 46 victoires internationales, pour seulement six matchs nuls et une seule défaite, face à l'Allemagne de l'Ouest en finale de la Coupe du monde 1954 en Suisse, 3 – 2, résultat qualifié par les Allemands de 'miracle de Berne'. Les noms de plusieurs joueurs de cette équipe exceptionnelle sont restés fameux: Puskás, Hidegkúti, Kocsis, Bozsik, Grosics, Czibor, Buzánszky, Zakariás... (Buzánszky et Grosics - peut-être les seuls survivants du onze d'or? - viennent d'ailleurs d'être honorés à nouveau: deux motrices de la nouvelle ligne 4 du métro de Budapest porteront leur nom).



Advient la révolution de 1956. L'équipe hongroise ne peut participer aux Jeux Olympiques de Melbourne. Les deux meilleurs clubs de Budapest sont partis en tournée européenne. Honvéd accepte en outre une tournée au Brésil - contre les instructions du ministre des sports. Plusieurs joueurs clés ne rentrent pas en Hongrie: Puskás, Kocsis et Czibor par exemple iront jouer en Espagne. Le monde politique ne s'intéresse plus autant au football. Le déclin est lent mais les beaux jours du football hongrois sont terminés. En 1958, la Hongrie n'accède pas à la phase finale de la Coupe du monde, et en 66 - quand l'Angleterre va gagner - elle a déjà été éliminée en quart de finale, par l'Union Soviétique. La Hongrie a gagné trois médailles olympiques entre 1960 et 1972, mais depuis 1986, son équipe senior ne s'est plus qualifiée pour la phase finale d'une compétition internationale majeure de football.

Le retour à la démocratie en 1990 n'apporte pas d'amélioration, au contraire, car l'Etat ne subventionne plus généreusement les sports. Pour le football, le déclin s'annonce comme un cercle vicieux: les meilleurs joueurs partent dans des clubs étrangers, réduisant ainsi l'attractivité et donc les revenus des clubs nationaux. En 1996, la Hongrie descend à sa plus mauvaise place au classement officiel FIFA (87^{ème}).

Plusieurs signes encourageants sont néanmoins apparus depuis. Le programme Bozsik a attiré depuis son origine en 2002 des milliers de jeunes footballeurs de la nouvelle génération. En 2008, la Hongrie est demi-finaliste du championnat européen des moins de 19 ans. Un an plus tard, elle remporte la médaille de bronze de la Coupe du monde des moins de vingt ans. En septembre 2011, elle obtient son meilleur classement FIFA (27^{ème}).

Malheureusement, la Hongrie vient d'être éliminée de la Coupe du Monde 2014, essuyant dans son groupe éliminatoire deux défaites écrasantes : 1 - 8 contre les Pays-Bas et 0 - 3 dans un match politisé contre la Roumanie. La Hongrie redescend à la 43^{ème} place du classement FIFA et doit encore attendre des jours meilleurs...

John Pearson



LE PRIX PUSKAS

En hommage à son prestige en tant que buteur, la FIFA a créé en 2009 le Prix Puskás, qui récompense le plus beau but de l'année parmi une sélection de dix buts que les internautes doivent partager.



Lecture quand tu nous tiens...

Depuis une dizaine d'années, notre Club de Lecture se réunit tous les mois. Ainsi, nous avons découvert les grands noms de la littérature hongroise Joseph Attila, Karinthy, Kosztolányi, Márai, Kertész, Esterházy, des auteurs anciens ou contemporains, parfois moins connus, mais traduits et non moins enrichissants : Ágota Kristov, Magda Szabó, Péter Nadás et bien d'autres car il semble que la littérature hongroise commence à se faire une place non négligeable dans la littérature mondiale.

Pour la première fois, cette année, nous expérimenterons une innovation : des amies hongroises, lorsque ce sera possible, nous enverront leur opinion sur les œuvres à notre programme, en nous donnant leur point de vue sur leurs auteurs, dans leur propre langue.



Pour commencer, nous avons confronté nos lectures de **Les étrangers** de Sándor Márai, de **Sombre dimanche**, roman d'un écrivain français Alice Zeniter, passionnée par la Hongrie, de **Portraits** de Deszö Kosztolányi, viendront, entre autres, **Le vieux puits** de Magda Szabó, **La marche de Radetzky** de Joseph Roth ... **Le parapluie de Saint Pierre** de Mikszáth Kálmán sera l'objet de notre lecture du 17 juin et clôturera l'année..

La première lecture de cette année a donc été **Les étrangers**, premier roman de Marai. Le jeune narrateur séjourne pour la première fois à Paris dans les années 20 du siècle dernier. Les uns ont apprécié l'évocation très frappante du groupe des « exilés » habitués du Dôme à Montparnasse, les descriptions distanciées, la précision du trait ; les autres ont été agacés par les tribulations du narrateur sans curiosité réelle pour Paris, étrange étranger sans attaches, sans affection, sans amour, bref par un certain égocentrisme, déjà perçu dans les œuvres de lui que nous avons lues, aussi mal à l'aise dans ce relativement court « exil » que dans sa relation à son pays, éternel exilé enfin.

Sombre dimanche reprend pour son titre, le titre d'une chanson de Rezső Seress, célèbre dans les années 30 pour avoir suscité une vague de suicides par ses accents mélodramatiques. Beaucoup d'éléments de ce roman rendent compte d'une grande connaissance et d'une particulière attention à des motifs typiquement hongrois. Mais certains d'entre nous ont trouvé cette œuvre plus « fabriquée » qu'inspirée. Lecture confirmée par notre correspondante hongroise Ágnes Margittai, dans une longue lettre très argumentée et dubitative, où elle montre à quel point la réception peut être différente en Hongrie, et où elle pointe un montage artificiel de l'histoire, des caractères et de l'écriture, tout en relevant des passages émouvants qui peuvent laisser augurer un écrivain de talent. D'autres ont apprécié dans l'histoire de la famille qui est au centre de cette fiction, une métaphore témoignant de la part de son auteur français, d'une véritable compréhension de la Hongrie : pays rétréci, morose de la mélancolie de son âme perdue dans les désordres d'une Histoire encore vivace. Les rudes tribulations d'une famille, avec ses non-dits transmis sur quatre générations, montrent cette famille vouée à une vie difficile, dans un lieu étriqué, inconfortable, où misère et échec sont le lot de chacun : le grand père mutilé, sa fille suicidée dont le fils, un temps marié à une jeune fille allemande, aura à son tour une petite fille qui quittera – pour le meilleur ou pour le pire?- la Hongrie, avec sa mère partant retrouver son Occident consumériste...



Pour **Portraits**, Agnes Horváth, notre amie hongroise que nous connaissons déjà pour ses conférences sur L'Ecole Européenne, la rencontre entre les surréalistes hongrois et français, était parmi nous. Elle a bien éclairé pour nous la marque de l'époque sur l'écriture pince-sans-rire, entre tendresse et humour, de Kosztolányi et le rire a été la récompense de la lecture de bons passages.

La suite de notre programme nous réserve des textes plus réjouissants, en particulier avec **Au tableau** de Karinthy qui nous promet une séance drolatique. Et c'est avec plaisir que nous nous retrouverons à la réunion du mois prochain.

Josse Magné (décembre 2013)

Les artistes : Vera et Pierre SZÉKELY

Sombre dimanche peut-être mais samedi chanceux. Ce matin-là aux puces de St Sernin, j'ai déniché parmi d'autres poteries, un petit vase en grés, émaillé de beige rosé et gravé au dos de deux initiales PV.



C'est ainsi que j'ai découvert qu'il s'agissait de Vera et Pierre SZÉKELY. Deux artistes hongrois aux multiples talents de peintre, graphiste, sculpteur et céramiste.

Vera HARSÁNYI (1923-1995) ancienne championne de natation aux jeux olympiques de 1936 et Pierre SZÉKELY (1923-2001) se sont très probablement rencontrés à BUDAPEST dans l'atelier de Hanna DALLOS au tout début des années 1940. Séparés par la guerre, Pierre est relégué dans un camp de travail où il s'initie à la taille de pierre. Il échappe de peu à la déportation et se cache en ville. Après la guerre, ils se marient et partent à Vienne dans un atelier d'art graphique où ils rencontrent des artistes Français : Paul COLIN et André BORDERIE qui les

entraînent en France tout d'abord à Bures-sur-Yvette où ils créent un atelier avec A. Borderie puis à Marcoussis. Ainsi, ils ont croisé le chemin de beaucoup de noms connus : BRAQUE, MATISSE et exercent leurs talents dans beaucoup de domaines : sculpture, peinture, graphisme, mosaïque, tapisserie et céramique. Ils ont conçu des sculptures monumentales pour des jardins d'enfants autour de la région Parisienne. En 1981, Pierre SZÉKELY eut une rétrospective de ses œuvres à l'hôtel de la monnaie à Paris ainsi qu'au musée d'art moderne. En 1984, F. MITTERAND lui rend visite et lui commande des sculptures pour M. BEGIN, en vue de son prochain voyage en Israël.

Voici, en quelques phrases, reconstituée un peu de la vie de ce couple d'artistes, grâce au joli petit vase qui a atterri aux puces on ne sait par quels chemins et aventures.

Christine Zirk

« Le musée d'Orsay revisite l'époque où Béla Bartók accompagnait de sa musique les peintres avant-gardistes magyars en exil à Paris.

A l'aube du XX^e siècle, dans le Paris des peintres étrangers en quête de liberté créatrice, la colonie hongroise est l'une des plus actives. Réunis autour de Róbert Berény (1887-1953), le plus anticonformiste d'entre eux, ces artistes forment dès 1909 un solide groupe des Huit, exposant l'hiver à Paris, l'été dans leur patrie magyare. Dans leurs autoportraits d'une expression ironique ou farouche, dans des natures mortes d'un prosaïsme cézannien, ils explorent toutes les avancées et ruptures en vogue - du fauvisme d'un Matisse au cubisme anguleux d'un Picasso ou d'un Juan Gris, non sans s'inspirer des tons saturés ou agressifs d'un Gauguin et d'un Van Gogh.



Dezső Czigany,
l'un des Nyolcas

Rejoints par des écrivains, ils accueillent aussi dans leur réunion le compositeur Béla Bartók (1881-1945), solidaire de leur émancipation. En particulier dans son *Allegro Barbaro* de 1911, dont la violence rythmique, l'âpreté primitive des couleurs, préfigurent celle du *Sacre du printemps*, d'Igor Stravinsky, que Debussy qualifiait de « *musique de sauvage, avec tout le confort moderne* ». Dans l'un des mini-salons de musique qui jalonnent l'exposition, on voit Béla Bartók au clavier, martelant les accords crissants de son *Allegro barbaro* - des images filmées à New York en 1942, dont la bande-son a été reconstituée. Un art de barbare, mais avec tout le confort de la muséographie moderne. »

*Texte de Gilles Macassar (Télérama)
au sujet de l'exposition au musée d'Orsay du mois de décembre 2013*

Csokoládés szalami

Salami au chocolat



Ingrédients :

- 250 g de beurre
- 300 g de goûter chocolaté (carrés briochés)
- 150 g de noix râpées (ou noisettes)
- 100 g de raisins secs (facultatif)
- 50 g de bonbons gélifiés
- 200 g de sucre glace
- 100 g de cacao non sucré (Van Houten)
- 100 g de coco râpé

Préparation :

1. Râper les biscuits,
2. Couper les bonbons en petits morceaux,
3. Mélanger le beurre et le sucre de façon à obtenir une mousse blanche,
4. Ajouter les biscuits, les noix, les raisins secs, le cacao et les bonbons,
5. Mélanger à la main,



6. Faire un boudin,
7. Rouler le salami dans le coco en poudre,
8. Envelopper dans un papier aluminium,
9. Placer dans le frigo,
10. Servir des tranches d'un centimètre d'épaisseur.



Bulletin d'adhésion pour l'année 2013-2014 du 1^{er} septembre 2013 au 31 août 2014

Famille : Prénoms :

Adresse :

Téléphone : Mail :

Tarif des adhésions

Individuel	30 €
Couple, famille	40 €
Association, école	50 €
Etudiant, chômeur	5 €
Membre bienfaiteur	70 €

Bulletin d'adhésion à remplir, à découper et à renvoyer à :

Edmonde Grutchfield
25 rue des Perce Neige
31240 L'Union

Chèque au nom de l'AFHMP